

Flambeau d'une capitale: le Parc de l'exposition provinciale de Québec

Projets et réalisation d'un aménagement monumental



DEPUIS LA CONSTRUCTION DU CRYSTAL PALACE, À LONDRES, EN 1851, les expositions (universelles) sont devenues le lieu privilégié de la démonstration de la «compétence d'édifier». Ne serait-ce que le temps d'une unique et éphémère construction, les nations y rivalisent de grandeur, d'exubérance : leurs monuments font l'étalage de leur identité formelle.¹ À Québec, le choix de construire un site permanent pour l'Exposition provinciale, au lieu des usuelles installations temporaires, appartient à une telle

volonté de représentation. En 1911, l'administration municipale de la capitale de la province entreprend en effet d'implanter, en basse-ville, un parc dédié à recevoir les expositions agricoles et industrielles, certes, mais surtout à consacrer l'urbanisation de la ville : le monument ainsi conçu, à la différence de ses prédécesseurs du genre, intégrera une collection d'architectures, symboles de modernité, à un plan d'aménagement destiné à faire du lieu un objet cohérent et pérenne (fig. 1).²

L U C I E K. M O R I S S E T

Figure 1 (la page précédente). Vue aérienne du Parc de l'exposition provinciale. (Commission de l'Exposition provinciale, s.d.)

Au cœur des nouveaux quartiers de Québec, on commandera l'aménagement d'un site monumental, cadencé par des bâtiments novateurs, parfois fantaisistes, toujours impressionnants. Ceux-ci, construits en dur, succèdent aux abris temporaires qui logeaient jusque là l'exposition; acquise en 1912 par la municipalité, «l'Exposition de Québec entraîna de plein pied dans le cycle des événements traditionnels et bien-faisants de la vie québécoise». La Cité de Québec se montre certainement déterminée à faire de l'événement de l'exposition un lieu qui consacre sa permanence et sanctifie l'aplomb de la capitale : dès 1911, elle commande à l'architecte le plus en vue de la ville, Georges-Émile Tanguay, les plans d'un premier pavillon permanent, le futur Palais des Beaux-Arts, puis ceux du Palais central, en 1917; et l'aménagement paysager monumental—à l'image des grandes expositions universelles—qu'on projette depuis la municipalisation de l'exposition, se complète en 1923 avec la construction du Palais de l'Industrie, œuvre de l'architecte Adalbert Trudel, puis avec celle du Palais de l'Agriculture, œuvre du successeur de Tanguay, Raoul Chênevert. L'Exposition provinciale, cette année-là, accueille 50 000 visiteurs.

L'usage graphique des bâtiments de l'exposition aux fins de promotion, dans les journaux, les feuillets et les papiers à lettres, témoigne du pouvoir d'image du parc aménagé. Dans l'histoire des expositions (universelles, nationales, provinciales), le Parc de l'exposition de Québec revêt un caractère visionnaire, dans la mesure où, conçu comme un outil d'embellissement urbain, il s'amorce quinze ans avant celui de l'exposition universelle de Philadelphie, jugé très novateur en ce sens.

À Québec, au même titre que les notoires plaines d'Abraham, le Parc de l'exposition provinciale sera le symbole et le moteur de l'urbanisation de la capitale. Mais quand de tels aménagements «de démonstration» sont aujourd'hui disparus avec la démolition des structures éphémères de la plupart des expositions, le Parc de l'exposition provinciale, justement intentionnellement permanent et d'une cohérence paysagère exceptionnelle, témoigne toujours des idéaux formels qui s'y sont concrétisés. Dans la foulée de la *City Beautiful* qui a marqué l'embellissement des métropoles nord-américaines, le Parc de l'exposition provinciale, à Québec, raconte la naissance de l'image de la capitale. C'est à cette histoire, inscrite dans le projet d'aménagement, dans les conditions de sa genèse et dans sa construction, que notre exposé s'attachera.

1 Au sujet de l'architecture des expositions universelles, lire, notamment : Benjamin Fortis, «Images de villes idéales : les expositions universelles», *Images de villes idéales : les expositions universelles / Civic Visions, World's Fairs* (Montréal, Centre canadien d'architecture, 1993), 13-20; ainsi que : Neil Harris, «Les expositions américaines et l'identité des villes», *Images de villes idéales : les expositions universelles*, 7-12. Un récent regain d'intérêt pour l'architecture «de représentation» des expositions a conduit, entre autres, à la publication des deux articles : Fern E. Graham, «The Crystal Palace in Canada», et Elspeth Cowell, «The Canadian Pavilion at the 1939 New York World's Fair», *Bulletin de la Société pour l'étude de l'architecture au Canada* 19, no 1 (mars 1994); le lecteur intéressé pourra s'y référer.

2 L'historiographie sur l'architecture et la forme urbaine des sites d'expositions nationales ou provinciales est plutôt réduite; un certain nombre de rapports de recherche, préparés pour la Commission des monuments et lieux historiques du Canada, pour la municipalité de Trois-Rivières et pour la ville de Québec ont récemment jeté quelque lumière sur les expositions québécoises et ontariennes. En ce qui concerne le présent article, le lecteur intéressé en trouvera les fondements dans : Lucie K. Morisset, «Le potentiel monumental du Parc de l'exposition provinciale de Québec», *Ville de Québec, Service de l'urbanisme, Division du design urbain et du patrimoine*, avril 1994. Le rapport en question comprend une bibliographie plus détaillée que celle présentée ici.

3 Au sujet de ce chapitre de l'histoire de l'architecture de Québec, lire : Luc Noppen et Lucie K. Morisset, «La capitale, une image de marque», *Québec la capitale*, Ville de Québec (à paraître).

La genèse de l'Exposition provinciale et la renaissance de la capitale

Le dernier quart du XIX^e siècle dévoile à Québec le récit d'une capitale en déclin. Le déplacement vers Montréal de l'activité industrielle—qu'attire le réaménagement du canal Lachine—entraîne avec lui le statut de métropole et de foyer économique de la province; berceau et capitale, Québec, qui avait pourtant été l'hôte de la toute première exposition provinciale (1854), n'accueille plus que cinq expositions jusqu'en 1894, au profit de Montréal qui s'enorgueillit de l'événement devenu, chez elle, annuel.

C'est dans la foulée de l'accroissement des pouvoirs municipaux que Québec renaîtra : la reconversion de son économie navale et l'expansion de son territoire pouvoient à l'urbanisation de la ville. Armée de son image de *vieille capitale*—les embellissements de la ville, la réfection des fortifications, et les édifices provinciaux qu'a conçus Eugène-Étienne Taché ont consacré ce statut—Québec se négocie une position, sinon prééminente, du moins unique, à mi-chemin entre sa vocation historique et son renouveau urbain, aux abords du XX^e siècle. Lieu de convergences, instrument de démonstration de l'unicité, de la spécificité, le Parc de l'exposition provinciale à Québec se lie intimement à cette renaissance.

Le 2 avril 1894, l'arrivée au pouvoir du maire Simon-Napoléon Parent annonce le renouveau de la capitale. Comme s'il s'agissait de rétablir la vitrine d'un commerce florissant, l'énergique administration entreprend d'inscrire, dans le paysage de la ville, la démonstration de son nouveau dynamisme. En quelques années, Québec se pare d'un hôtel de ville monumental (1896), d'une majestueuse gare centrale (1916), des vastes plaines d'Abraham (1908) et du parc Victoria (1896) et d'un théâtre somptueux (1903 : c'est l'Auditorium, devenu le Capitole), monuments commandés aux créateurs les plus en vue, et desservis par une infrastructure de transport qui illustre la modernité de la ville. Soucieuse de son urbanisation, Québec annexe la majeure partie des territoires occupés autour de la rivière Saint-Charles, à la basse-ville, quintuplant sa superficie en quelque vingt-cinq ans. Comme l'annonçait la Compagnie de l'exposition : «Québec peut avoir [en haute-ville] son passé, mais son avenir n'est certainement pas là. L'avenir de Québec est dans la vallée de la rivière Saint-Charles».³

C'est donc tout naturellement en basse-ville que la Cité acquiert en 1912 les terrains destinés à recevoir les installations permanentes de l'Exposition provinciale, passée un an plus tôt sous juridiction municipale. De l'entreprise commerciale qu'elle était, l'Exposition provinciale à Québec, avec l'acquisition municipale, devient une affaire publique; le Département de l'agriculture de la province lui octroie désormais annuellement 10 000 \$. «C'est la première fois, dit-on, qu'un gouvernement s'intéresse d'une manière si louable à une exposition».

Monument et moteur de l'urbanisation : un parc permanent, des architectures-repères

Il faut dire que la municipalisation de l'Exposition provinciale s'inscrit parmi nombre de semblables exemples nord-américains : les expositions universelles relèvent elles aussi de plus en plus des municipalités (Philadelphie, puis St. Louis en sont des exemples célèbres), dans la mesure où les pouvoirs de celles-ci s'accroissent, au début du XX^e siècle. Toronto municipalise son exposition en 1879 (celle-ci deviendra, forte de son succès, la *Canadian National Exhibition*); la Cité d'Ottawa prend en main la gestion de son exposition en 1887, tout comme London. Peut-être le succès notoire de la *Canadian National Exhibition* de Toronto a-t-il incité la municipalisation de l'exposition à Québec; chose certaine, à l'instar des expositions universelles qui faisaient l'étalage des grandeurs d'une nation, les expositions provinciales, régionales, industrielles ou agricoles deviennent manifestement les porte-étendards de la magnificence des municipalités. Pour Québec, la capitale, l'Exposition provinciale constitue le tremplin rêvé vers un avenir prometteur.

D'où la recherche manifeste d'une image de prestige qui participe à l'urbanisation anticipée. Dans cette perspective, à l'enseigne de l'urbanisme hygiéniste qui déferle alors sur l'Amérique du Nord, on comprend l'intention de l'aménagement du parc de l'exposition : l'acquisition par la Cité du terrain dédié à l'événement illustre non seulement la volonté municipale de planifier son expansion, mais témoigne aussi de la destination prestigieuse qu'on réserve aux quartiers environnants. Le boulevard des Alliés s'ouvrant sur le Parc de l'exposition,⁴ telle la prestigieuse avenue Parent qui conduisait au parc Victoria, le confirmera : en 1916, la Compagnie du boulevard des Alliés fait là la promotion d'un nouvel aménagement, une large avenue bordée de maisons cossues. Et pour bien mousser le luxueux produit qu'elle offre, la Compagnie déclare :

Le boulevard des Alliés conduit à la nouvelle entrée du Parc de l'exposition de Québec, où des améliorations ont été faites pour au-delà de \$ 500.000.00 et qui se continuent encore actuellement. Ces lots, voisins du plus beau parc de la ville ...⁵

Il n'est pas peu commun que les municipalités tablent ainsi sur des aménagements paysagers, ou sur des événements périodiques—auxquels on assigne, dès lors, un «lieu» permanent—pour consolider l'expansion de la ville; dans cet ordre d'idées, l'association des parcs aux divertissements populaires conduit, évidemment, à la relation tripartite exposition-parc-urbanisation. L'exposition de Londres (1851) installée dans Hyde Park liait d'ailleurs déjà la «valeur verte» aux divertissements de l'exposition; et dans la mesure où les constructions des expositions universelles demeurent des structures temporaires, l'on convertit d'ailleurs promptement leur site en parc public. Chicago (1893) et San Francisco (1915) comptent parmi les exemples de telles conversions «spontanées» en parcs, qui finissaient par orienter l'expansion de la ville : on se rappellera de fait que l'Exposition colombienne de Chicago s'implantait, en 1893, à quelque 50 kilomètres de l'agglomération urbanisée. Dès le début du XX^e siècle, avec la municipalisation de telles expositions, la planification *a priori* du rapport parc-exposition-secteur urbanisé est devenue chose courante. En 1922 le succès de Philadelphie, qui a planifié à quelque six ans d'avance le site de l'exposition universelle et sa reconversion en parc, est notoire.⁶

Le même objectif d'une urbanisation «de prestige» est ostensible à Québec, lorsque la Ville prend en charge, dès 1912, l'événement annuel et son site. Dès lors, la Municipalité ne ménage aucun effort pour faire du Parc de l'exposition un repère, un modèle de l'urbanisation de la ville : les bâtiments et l'aménagement projeté, croit-on, sauront «donner le ton» à l'expansion envisagée. Aucune surprise donc à ce que Québec entende peupler son parc d'architectures prestigieuses, qu'on pressent aussi effectives sur l'espace urbain que la valeur verte des parcs. Le cas n'est pas unique : en 1922, la ville de Nashville—après avoir reconverti le site de son exposition en parc

4 Le boulevard des Alliés deviendra l'accès principal du Parc de l'exposition avec la construction du Colisée, en 1950. La porte qui témoignait de cette prédominance a été démolie en janvier 1994.

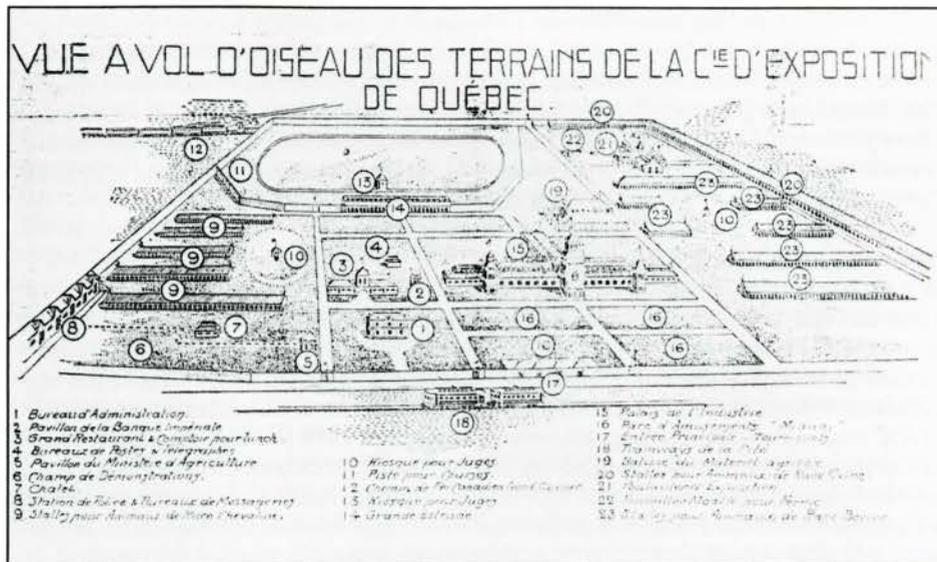
5 s. a. Publicité présentée par la Compagnie du boulevard des Alliés, en 1916. Archives de la Ville de Québec [ci-après AVQ], FC 2543.

6 On se référera notamment, à ce sujet, à George Burnap, «Park Foresight in Exposition Planning», *The Architectural Record* 52 (août 1922).



Figure 2 (à droite). «Vue à vol d'oiseau des terrains de la Cité d'Exposition de Québec». À cette date, l'image montre toujours les bâtiments «semi-temporaires» de l'exposition, prédecesseurs des bâtiments municipaux. (*Le Soleil*, 19 août 1911)

Figure 3 (à gauche). Le Palais des Beaux-Arts, tel qu'on le publie à l'occasion de son inauguration, en 1913. (*Le Soleil*, 9 août 1913)



public—entreprind de reconstruire cette réplique du Parthénon qui s'était révélée le point focal de la *Tennessee Centennial Exposition* (1897).⁷

Pourtant, curieusement, l'aménagement—pittoresque ou monumental—de ces parcs municipalisés et la construction de bâtiments permanents pour les expositions s'excluent le plus souvent l'un l'autre. Au terme de la consolidation de leur parc bâti, les sites d'exposition permanents tels Sherbrooke, Toronto ou Trois-Rivières se composaient ainsi de bâtiments épars, sans logique paysagère commune; à l'opposé, les expositions universelles, aménagées de la façon la plus monumentale possible, avec maintes perspectives, tracés axiaux, perdent toute définition spatiale dès que l'on abat les bâtiments, l'exposition terminée. Or à Québec, dès lors que la Cité, en 1914, choisit d'entreprendre des aménagements permanents sur les terrains de l'exposition,⁸ s'esquisse déjà l'intention d'un aménagement paysager, d'un tracé au sol qui lie les bâtiments les uns aux autres, selon une logique construite propre à étayer «l'esprit» des lieux.

Une exposition *City Beautiful* dans la capitale

En effet, quoique le dessin actuel du Parc de l'exposition de Québec n'ait été tracé, à titre de projet, qu'en 1922, l'implantation des constructions municipales témoigne d'une volonté inébranlable, depuis 1912, de la Commission de l'exposition : déployer un aménagement monumental, à l'image de ceux des grandes expositions universelles, et dans l'esprit du *Forest Park* de St. Louis : là le célèbre architecte étasunien Cass Gilbert a proposé un aménagement axial d'une monumentalité et d'une majesté telles que la critique déclare que «the Park is more beautiful and attractive than it could possibly have been if the World's Fair had not been there».⁹

En 1911, une image du Parc de l'exposition (fig. 2), que confirmera, en 1914, un plan d'aqueduc révèle déjà les grandes lignes de l'aménagement. Inscrites dans une trame orthogonale, trois avenues rectilignes nord-sud, déjà, illustrent l'axialité au plan. Mais l'ensemble construit, s'il fait unanimement face à la ville, n'entretient encore aucun rapport dialogique propre à imprimer quelque cohésion (**un** parc d'exposition) au lieu. C'est ce tracé de 1911 qui s'imposera pourtant au Parc de l'exposition, qui recevra, tel un palimpseste, les bâtiments permanents plus favorables à sa monumentalité : le Palais des Beaux-Arts (1913), le Palais central (1917), le Palais de l'Industrie (1923), et le Palais de l'Agriculture (1931). Les efforts en vue de parfaire la forme de l'ensemble, réitérés par plusieurs dessins d'aménagement, confirmeront l'esthétique monumentale du parc.

Certes Montréal, la «rivale», faisait déjà usage d'un semblable aménagement monumental à la *Dominion Exhibition* de 1880; mais celui de Québec serait établi de façon permanente—le plan d'aqueduc élaboré en 1914 en témoigne—et définitivement inscrit dans le paysage urbain par des bâtiments, eux aussi, permanents.

Le Palais des Beaux-Arts, petit bâtiment III^e République, à mi-chemin entre l'architecture fantaisiste et temporaire des monumentales expositions universelles et la sobriété caractéristique d'événements plus sédentaires, vient le premier orner le nouveau parc municipal (fig. 3). Oeuvre de Georges-Émile Tanguay, l'édifice, dont

7 *Ibid.*, p. 163.

8 [auteur inconnu], *Résumé historique de l'exposition de Québec depuis la municipalisation, de 1911 à 1928* (s.p., 1936). Manuscrit conservé à la Ville de Québec, Division du design et du patrimoine, dossier «Parc de l'exposition».

9 Burnap, 162.



Figure 4 (à gauche). Le Palais central. (Ville de Québec, Division du design urbain et du patrimoine)

Figure 5 (à droite). Campagne publicitaire de l'Exposition provinciale. (*Le Soleil*, 19 août 1921)

l'unicité dans le paysage urbain—son seul parent stylistique, à Québec, demeure à ce jour le théâtre Capitole—explicite sa destination exceptionnelle, se joint en 1917 à un second bâtiment permanent, du même architecte : le Palais central.

Déjà, le concours d'architecture—événement exceptionnel en soi—lancé aux fins de la planification de ce deuxième édifice, réitère le choix de la Municipalité en faveur d'une construction spectaculaire; le bâtiment construit, effectivement monumental, demeure toujours l'un des repères du quartier (fig. 4). Aux yeux des contemporains, la richesse formelle remarquable du Palais central lie sa valeur urbaine à celle de l'hôtel de ville (aussi œuvre de Tanguay), monument s'il en est de la prospérité municipale; et à lui seul l'éloge dithyrambique du *Canadian Engineer*¹⁰ témoigne, dès l'inauguration de l'édifice, du succès de ce nouveau symbole. Le Parc de l'exposition, à n'en pas douter, est sur la voie de la notoriété.

Entre 1912 et 1920, l'Exposition provinciale et son aménagement bénéficient de trois autres initiatives : d'abord, la déclaration de deux fêtes officielles, celle du Mérite agricole (1915) et la Fête du travail (1917). À partir de 1917, aussi, le site accueille, en même temps que l'Exposition provinciale, l'exposition régionale qui attire là sa part de visiteurs et sa célébrité. L'aménagement paysager, cependant, ne reçoit que peu d'attentions, à l'exception de la «Fête des Arbres», projet d'embellissement tenu en 1914, 1915, 1918 et 1919.¹¹ Ainsi, l'aménagement prestigieux qu'on projette déjà depuis huit ans se limite en 1920 à un boisé—néanmoins conçu par le paysagiste R.C. Moderne¹²—deux bâtiments et une avenue centrale encore non pavée.

Sans doute peu satisfait de ce lent progrès, le Conseil de Ville résout de prendre lui-même en charge les terrains et bâtisses de l'exposition, s'engage à défrayer les coûts de l'entretien et des améliorations, et lance aussitôt une agressive campagne de publicité de l'Exposition provinciale (fig. 5), mettant en vedette la monumentale façade du Palais central. Impatiente de compléter l'image de ce parc, la Ville commande alors à l'architecte Lorenzo Auger les plans de deux nouveaux édifices—le Palais de l'Industrie et le Palais de l'Agriculture¹³—et le dessin d'un aménagement qui mettrait en valeur le parc, ses bâtiments, et l'événement dont il est l'hôte (fig. 6).

Lorenzo Auger, se fondant sur l'existant (le dessin publié en 1911) projette un aménagement axial avec perspective sur le Palais central. Devant le Palais central, Auger imagine une place («plaza») avec fontaine; de cette place centrale partent deux axes, l'un vers l'ouest, l'autre vers l'est, mettant en relation un nouveau Palais de l'Industrie et le Palais de l'Agriculture. Ce rapport formel de l'implantation des bâtiments—Auger constitue un «microcosme» du Parc de l'exposition—consacre la cohésion et l'unité de l'ensemble, l'axialité du lieu et la prépondérance du Palais central.

Le plan de l'architecte Auger s'abreuve ostensiblement aux principes fondateurs de l'urbanisme monumental de la *City Beautiful*, mouvement d'embellissement instigué dans la foulée de l'Exposition colombienne : il s'agissait d'imprimer à l'espace urbain une image grandiose, constituée de larges avenues, bien droites, s'ouvrant sur des bâtiments imposants, qu'un traitement architectural distinctif venait proposer en repère dans la ville. Les expositions de Paris en 1900, et de Bruxelles en 1910, étaient

10 C.V. Johnson, «Architecture and the Grand Stand», *Canadian Engineer*, 18 janvier 1917, p. 61.
 11 *Résumé historique de l'exposition de Québec*.
 12 «Les innovations», *Le Soleil*, 28 juillet 1911, p. 9.
 13 Facture de Lorenzo Auger, architecte, adressée à la Commission de l'Exposition, le 27 septembre 1923, et lettre du secrétaire de l'Exposition adressée à P.-N. Verge, trésorier de la Cité, 22 décembre 1923. AVQ, sous-série Conseil et Comités 1833-1965.

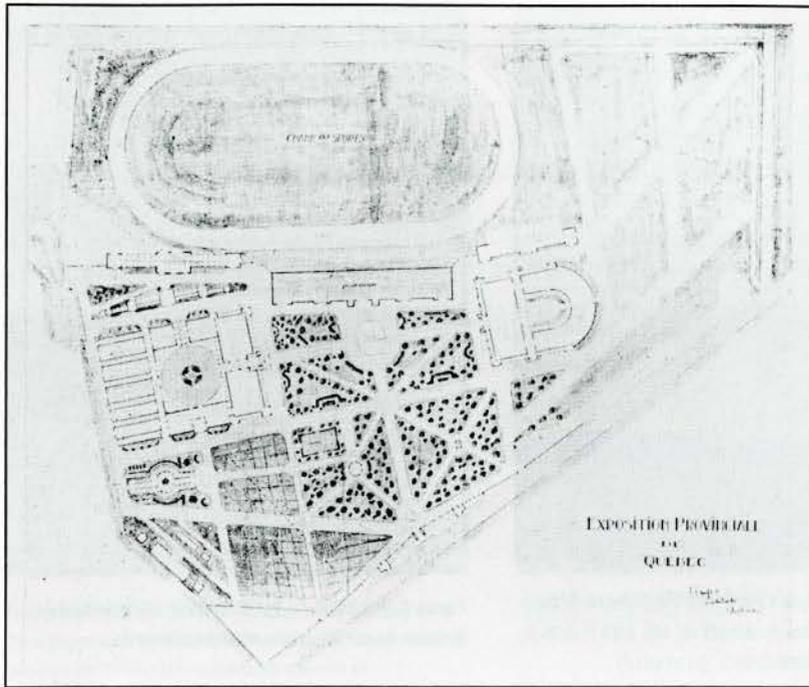


Figure 6 (à gauche). Projet d'aménagement, Lorenzo Auger, architecte, 1922. (Archives nationales du Québec à Québec [ci-après ANQQ], fonds Chênevert, dossier 678)

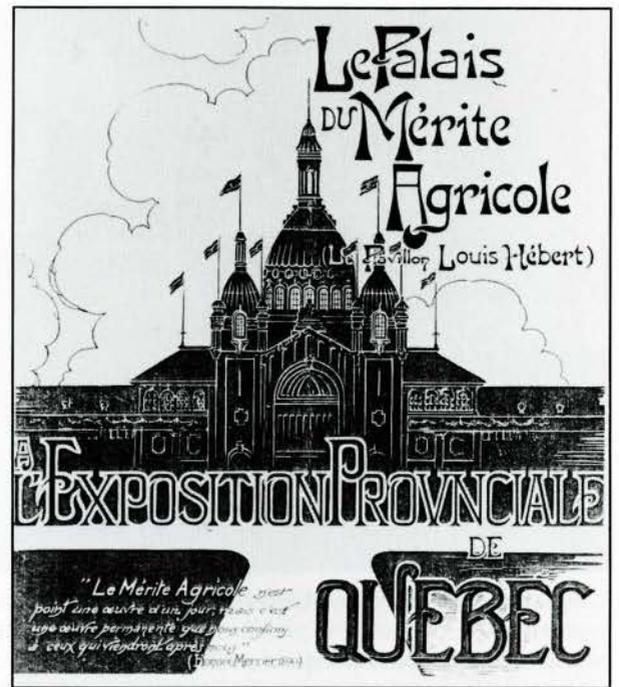


Figure 7 (à droite). Le Palais du Mérite agricole, tel que publié en page couverture du feuillet promotionnel de l'Exposition provinciale. (ANQQ, fonds Chênevert, dossier 678)

des témoins probants de cette pratique de la forme urbaine, au même titre que ce projet de l'architecte Lorenzo Auger pour l'exposition annuelle de la capitale du Québec :

Ainsi, ce plan d'ensemble laisse entrevoir que dans quelques années, Québec aura l'un des plus beaux Parcs d'Exposition du monde.¹⁴

De fait, à cette date, aucune exposition permanente ne faisait état d'une cohérence pareille, «d'un plan aussi parfait»,¹⁵ au sens où l'entend la *City Beautiful*. Au Canada, la *Canadian National Exhibition* de Toronto (1900-1910), et plus tard la *Pacific National Exhibition* à Vancouver (1930), quoiqu'elles pratiquaient un classicisme pompeux aussi mis en vogue par l'exposition colombienne, ne paraissaient envisager aucun aménagement équivalent.

La réalisation du rêve monumental

«L'Exposition provinciale de Québec étant avant tout une exposition agricole»,¹⁶ l'architecte Lorenzo Auger tisse son projet autour du Pavillon de l'Agriculture, baptisé Palais du Mérite agricole (fig. 7). «Depuis longtemps, dit-on, la Commission de l'Exposition provinciale de Québec caresse l'espoir de voir s'ériger au Parc de l'exposition un édifice destiné exclusivement à l'agriculture, qui soit digne de Québec, la capitale agricole de la Province, et de l'Exposition Provinciale, la plus grande exposition agricole de l'Est du Canada».¹⁷

L'architecte Auger projette un vaste édifice quadrangulaire, cernant une cour carrée, la «cour d'honneur». L'aile de façade—on la nomme «Pavillon Louis-Hébert» en l'honneur de l'arrivée en Nouvelle-France de ce premier cultivateur, dont on s'apprête à célébrer le tricentenaire—reçoit la majeure part du traitement monumental : Auger dessine une élévation tripartite grandiloquente, couronnée de dômes et de clochetons; l'entrée principale, sous un arc, se borde de deux tours, elles aussi coiffées de dômes. Quoiqu'on le dise, à l'époque, «de style néo-roman», ce pavillon Louis-Hébert, particulièrement éclectique, s'abreuve à de multiples sources, depuis la Renaissance italienne jusqu'au rustique *Stick Style*, l'objectif étant manifestement de créer, aux dépens de toute rigueur, le maximum d'effets. L'élévation est effectivement impressionnante : longée d'une arcade, qui dégage à l'avant du rez-de-chaussée une loggia, la façade paraît être celle de quelque palais royal, bien davantage que celle d'un bâtiment agricole. Auger dessine en quelque sorte un second hôtel du parlement pour Québec, qui, «grâce à son exposition provinciale, de capitale politique qu'elle était, est devenue également la capitale agricole de la province».¹⁸

Mais en 1927, toutefois, la «capitale agricole» n'a reçu ni son palais, ni l'aménagement paysager monumental qui aurait fait la démonstration de son statut particulier et de sa prééminence. Un relevé de cette année (fig. 8) montre l'aména-

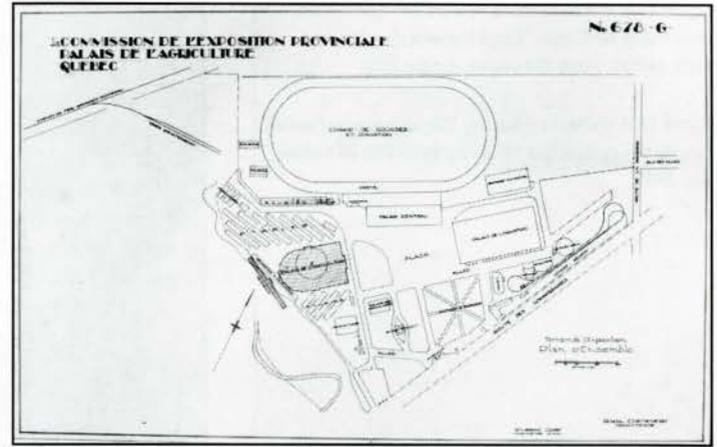
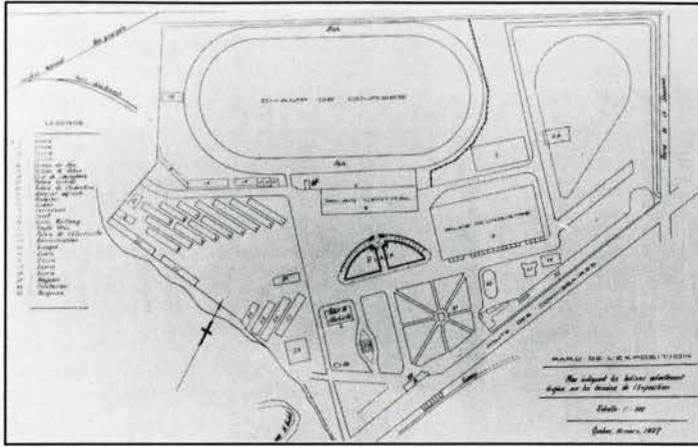
14 *Le Palais du Mérite Agricole (Le Pavillon Louis-Hébert) à l'Exposition Provinciale de Québec* (s.p., s.d.), 4. Archives nationales du Québec à Québec [ci-après ANQQ], fonds Chênevert, dossier 678.

15 *Ibid.*

16 *Ibid.*, 7

17 *Ibid.*, 2.

18 *Ibid.*, 8.



ment incomplet : devant le Palais central, la plan hémicirculaire reste sans fontaine. En 1923, on a fait appel à Adalbert Trudel, architecte de la Cité et signataire des spécifications des modifications proposées par Auger en 1920, pour qu'il dresse les plans d'un Palais de l'Industrie. L'édifice est admirable, particulièrement novateur, et fort parent des Abattoirs de la Mouche que l'architecte Tony Garnier vient de terminer, à Lyon; mais le nouveau monument demeure sans répondant. Le Palais de l'Agriculture de l'architecte Auger ne verra pas le jour. Victime d'une succession de conflits entre le gouvernement provincial et le gouvernement municipal, l'Exposition se retrouve privée des crédits provinciaux, et doit se contenter, jusqu'en 1930, d'un aménagement monumental imaginaire : sur le papier à lettres de la Commission de l'exposition, le Palais des Beaux-Arts, «déménagé», occupe l'espace «symétrique» réservé au répondant du Pavillon de l'Industrie (fig. 9).

Fort heureusement, en 1928, l'élection du maire Oscar Auger arrive à point pour rétablir les relations embourbées de la Municipalité et de la Province. Auger obtient un octroi de 100 000 \$ du gouvernement Taschereau, anxieux d'organiser l'embellissement de la capitale (Taschereau instiguera d'ailleurs en 1928 une commission de la capitale, similaire à celle d'Ottawa). Puis, en 1929, un nouveau ministre de l'Agriculture, ex-président de la Commission des parcs de Montréal, Joseph-Léonide Perron, promet d'insuffler quelque dynamisme à l'Exposition provinciale; on rassemble, en pleine crise économique, 275 000 \$ pour le Palais de l'Agriculture, dont 125 000 \$ du gouvernement fédéral, 125 000 \$ du gouvernement provincial et 25 000 \$ de la Ville.¹⁹ En 1930 on commande finalement à l'architecte Raoul Chênevert le tant attendu Palais de l'Agriculture.

Le choix en faveur de Chênevert est éloquent des intentions en cause. Successeur de l'architecte Georges-Émile Tanguay à la tête de la plus importante agence d'architecture de la ville, Raoul Chênevert est l'un des praticiens les plus en vue de Québec, notamment depuis qu'il bénéficie de l'indéfectible appui de Louis-Alexandre Taschereau, aux yeux de qui le «rationalisme classique français» de cet architecte Beaux-Arts promet à l'État l'image distinctive qu'il recherche.

Le plan que soumet Chênevert (fig. 10)²⁰ en 1930 consacre l'ensemble monumental espéré par la Ville depuis 1911, et imaginé par Lorenzo Auger en 1922. L'axe central, existant, s'ouvre sur une vaste place (une plaza non plus entièrement gazonnée comme celle d'Auger, mais plutôt asphaltée, conformément aux allégeances de l'urbanisme fonctionnaliste naissant) que délimitent le Palais central, au nord, et, de part et d'autre, le Palais de l'Industrie et le Palais de l'Agriculture—beaucoup moins imposants que ceux du projet de 1922—dont Auger avait imaginé les implantations. Chênevert abandonne toutefois les deux axes secondaires est-ouest qui dans le projet d'Auger donnaient sur la façade de ces deux bâtiments : c'est que le projet de 1930, manifestement, souhaite consolider la prééminence du Palais central, ses deux bâtiments voisins servant, en quelque sorte, de repoussoirs.

Devant «son» Palais de l'Agriculture, Chênevert projette cependant une petite place gazonnée, sorte d'interface entre son édifice et la «plaza» et, du coup, intégrant à l'aménagement le Palais des Beaux-Arts. Le nouveau et tant attendu Palais de l'Agriculture—on en avait déjà annoncé la construction quelque treize ans auparavant, lors de l'inauguration du Palais central—est finalement mis en chantier à l'été 1930 (fig. 11). Le nouvel édifice, destiné à servir aussi de colisée, dessert 5 000 spectateurs. Construit au

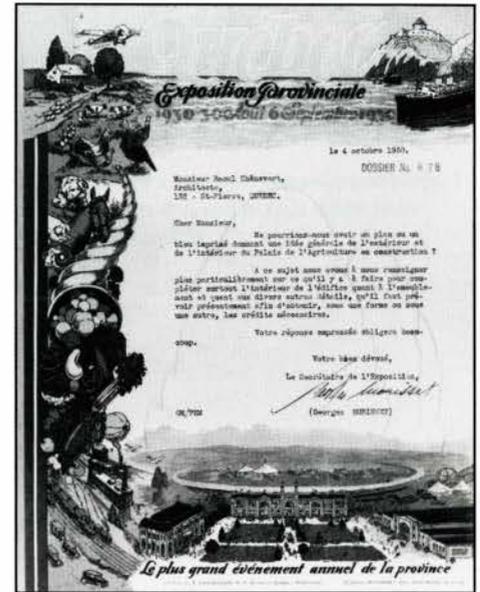


Figure 8 (en haut, à gauche). «Plan indiquant les bâtisses actuellement érigées sur les terrains de l'Exposition», 1927. (Ville de Québec, Division du design urbain et du patrimoine)

Figure 9 (au-dessus). Papier à lettres de l'Exposition provinciale : détail du pied de page. (ANQQ, fonds Chênevert, dossier 678)

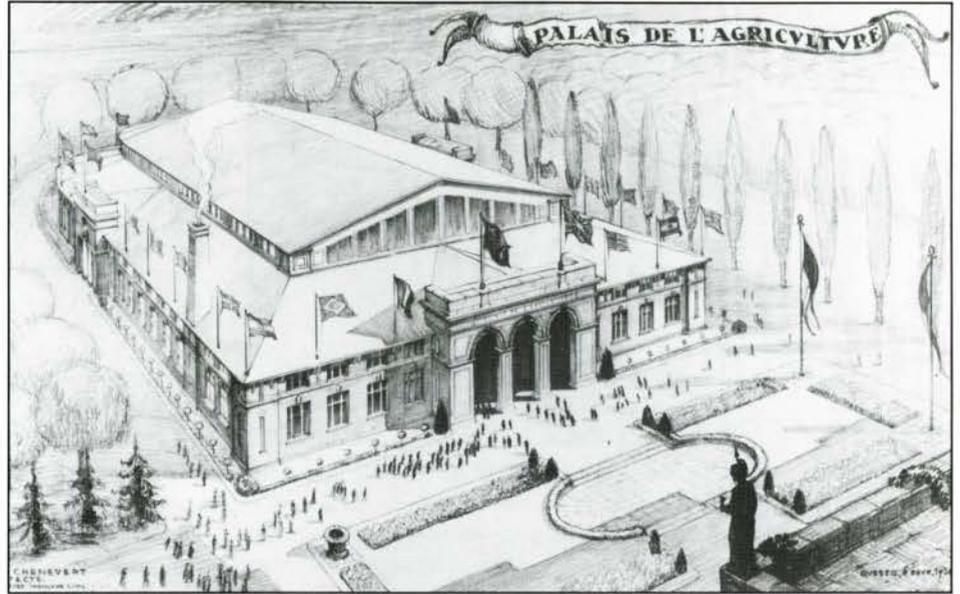
Figure 10 (en haut, à droite). «Terrain de l'Exposition : plan d'ensemble», Raoul Chênevert, architecte, 1929. (ANQQ, fonds Chênevert, dossier 678)

19 «Au service de la classe agricole», *Le Soleil*, 31 mai 1904.

20 ANQQ, fonds Chênevert, dossier 678.

Figure 11 (à droite, en haut). «Palais de l'Agriculture, perspective cavalière», Raoul Chênevert, architecte, 1929. (ANQQ, fonds Chênevert, dossier 678)

Figure 12 (à droite, en dessous). Vue aérienne du Parc de l'exposition provinciale. (Archives de la Ville de Québec, nég. 9652)



coût de 260 000 \$, il s'implante «du côté ouest du parc et fera pendant au palais de l'Industrie, établi du côté est».²¹

Chênevert, qui dit s'être inspiré du Palais de l'Agriculture de Syracuse (New York), dessine en effet un bâtiment de valeur équivalente à celle du Palais de l'Industrie de l'architecte Trudel, qui se situait d'ailleurs «de manière à dégager le Palais Central et ainsi il en [était] une dépendance au point de vue de l'esthétique générale du Parc de l'exposition».²² Comme Trudel, ainsi, Chênevert subsume sa conception formelle à l'ordonnance générale du parc. Quoique l'élévation principale du palais de Chênevert lui soit bien spécifique—elle s'orne d'un portique classicisant, élevé à la manière d'un arc de triomphe—la volumétrie de l'édifice rappelle clairement celle de son répondant, et consacre ainsi la symétrie axiale de l'aménagement, lisible à l'implantation des édifices autant qu'à leur définition formelle. Comme dans un écran, le Palais central se pare, enfin, du paysage construit qui valide sa monumentale prédominance, dans un esprit *City Beautiful*. Et le Parc de l'exposition, finalement, exprime par ces deux palais (Palais de l'Industrie et Palais de l'Agriculture) la permanence, mais surtout la logique de son ossature, l'exceptionnelle cohérence formelle et structurale qui faisaient de ce lieu consacré le repère tangible de la modernité, de la magnificence de cette ville urbanisée parce que capitale.

21 «Les commissaires de l'exposition lancent un appel de soumissions pour le nouveau Palais de l'Agriculture», *L'Événement*, 26 février 1930.

22 «Exposition provinciale de Québec. Un aperçu historique, Première partie : prologue, municipalisation», manuscrit conservé AVQ, Répertoire municipal de la Série Commission de l'Exposition provinciale, 160.0006, p. 38-39.

Depuis les années trente ainsi, le site du Parc de l'exposition répond aux espoirs de monumentalité du Conseil de Ville : l'aménagement majestueux que lui imprime le plan de Chênevert inscrit définitivement, dans ce secteur de la ville, le statut de la capitale et l'urbanisation de Québec, à la fois par le caractère formel de cet urbanisme *City Beautiful* et par ce rôle de «parc urbain» que le site tient toujours dans le quartier Limoilou, à l'image des «central parks» des grandes métropoles. En 1950 le Colisée, œuvre magistrale de Robert Blatter (aujourd'hui disparue pour cause d'agrandissement) ajoutait une plus-value exceptionnelle à l'ensemble, remarquablement ordonné (fig. 12); et en 1963, sous le thème «le tourisme, source de prospérité», l'Exposition provinciale se faisait toujours porte-étendard de la fierté urbaine, avec un papier à lettre arborant fièrement son aménagement et ses bâtiments, anciens et modernes (fig. 13).

Le retour du monument

Depuis, quelques interventions hasardeuses ont hélas brouillé la lecture du monument. Le fonctionnalisme, ici aussi, a préféré les valeurs utiles aux valeurs signifiantes : la substitution d'un stationnement à la *plaza* centrale en est un triste, quoique éloquent exemple.

Cependant, en dépit d'une succession d'avatars malheureux—inaugurés par l'incendie du Palais de l'Agriculture, en 1949, et conclus récemment avec la destruction indifférente du Colisée de l'architecte Blatter—le Parc de l'exposition provinciale recèle toujours les témoins de son ascension et de sa gloire. Le Palais des Beaux-Arts, le Palais de l'Industrie, le Palais central—l'espace nous manquait ici pour exposer plus avant leur indéniable intérêt—se révèlent chacun des hauts lieux de l'histoire de l'architecture.

Plus encore, leur présence confirme toujours la survivance de l'aménagement monumental du parc, que l'on avait apparemment, depuis quelques années, oublié. Certes, de récentes propositions en vue de moderniser le site et ses installations ont, un moment, fait craindre quant à l'avenir du monument; mais l'engagement réitéré de la Municipalité en faveur du paysage de la capitale, qu'explicitent nombre des travaux récemment entrepris dans la ville, esquisse heureusement un futur plus prometteur. Sous l'oeil bienveillant des protecteurs d'un patrimoine moderne qui gagne chaque jour de nouveaux galons, mais surtout à l'enseigne d'une postmodernité qui concourt à réintroduire la prééminence des significations, des mémoires, des monuments dans la ville, le Parc de l'exposition aborde un tournant de son histoire. Dans cette voie, il est à espérer que les efforts municipaux, dont est d'ailleurs issue notre étude, conduiront à la sauvegarde et à la reconnaissance du génie de ces lieux.



Figure 13. Papier à lettres de l'Exposition provinciale : détail de l'en-tête et du pied de page. (ANQQ, fonds Chênevert, dossier 678)

Lucie K. Morisset est historienne de l'architecture, chercheuse au CÉLAT (Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, les arts et les traditions des francophones en Amérique du Nord). Candidate au doctorat en histoire de l'architecture à l'Institut de géoarchitecture de l'Université de Bretagne occidentale (Brest, France), elle a signé plusieurs publications et recherches sur l'architecture et la forme urbaine du XX^e siècle au Québec.